

Être...  
Être quelqu'un...

Et puis l'Autre...

Et puis l'Autre?

Être quelqu'un?  
Être?

\*

L'*individuité* est le concept majeur qui sous-tendra toutes les pensées de ce livre. Sa définition simplifiée est : *désacralisation de tout groupe, sacralisation de tout individu*. Sa véritable définition, je ne peux pas l'écrire, j'attends de devenir Dieu pour véritablement la concevoir.

\*

De la même manière que l'enfant peu à peu, non pas s'émancipe de ses parents, mais intègre la méthode que ses parents peu à peu lui apportent pour s'émanciper d'eux, l'individu au cours du temps, non pas s'émancipe du groupe social, mais intègre la méthode que les représentations collectives, par l'évolution des structures sociales, au cours du temps lui apportent pour s'émanciper d'elles. Le processus d'individuité est, en même temps que le progressif passage à l'âge adulte de la civilisation, la progressive conscience que ce passage n'est fait qu'avec le matériau de l'enfance.

\*



Tout groupe a une âme. L'individuité est le concept qui permet, tout en ne niant pas cette évidence, de l'articuler à cette autre évidence que l'âme n'existe pas.

\*

Dieu, incarné de plus en plus en chaque humain, se dissout de plus en plus en sa propre inexistence à la moindre foule. La foule, autrefois créatrice de dieux, devient graduellement, par la révolution lente de l'individuité, créatrice de leur absence. La masse n'est plus ce qui porte les sacralités, mais ce qui les écrase. Les communions peu à peu se vident de leur substance, c'est-à-dire de leur vide, et peu à peu se remplissent de nos intersubjectivités. Et l'on écoute, amassés dans de grandes salles – *amassés par simple habitude, ou pour nous apaiser mutuellement de notre peur d'accueillir en soi cet inconnu sacré qu'est soi, ou par hommage envers nos anciennes divinités agonisantes* –, l'artiste chanter notre solitude; et l'on écoute, dans la solitude de nos écouteurs, l'artiste chanter notre universalité...



\*



Variation sur le même thème que le texte précédent :

La mobilisation, chez la plupart des amateurs de musique, d'arguments uniquement acoustiques pour justifier leur préférence des concerts sur l'écoute d'enregistrements *studio* – *ou, dit autrement, pour justifier le fait de supporter leurs fluctuations de concentration, les toussotements, l'impossibilité de réécoutes, et les mille autres inconvénients des concerts, et pour justifier le fait de laisser croupir la musique, l'un des sommets de la richesse intérieure, dans une simple condition d'ennuyeux spectacle* –, d'arguments donc illusoire ou mensongers puisque le son *studio* (ajustable, modifiable, amplifiable à l'infini) dépasse à l'évidence depuis quelques décennies la qualité du son *live* – *du son live qui de toute façon se pratique de moins en moins sans un intermédiaire de sonorisation électronique entre les chanteurs et musiciens et le public, du son*





live *qui de toute façon est de moins en moins en véritable* live – mais d'arguments censés être pragmatiques, montre que, n'assumant plus les quatre véritables raisons qui les poussent à cette préférence, raisons chacune empreinte de pensée magique, à savoir 1/ le respect aux traditions, 2/ l'idolâtrie, 3/ l'accès à un (ou le maintien d'un) statut ontologico-social et 4/ le besoin de fusion dans une transcendance groupale, faisant donc espérer qu'ils s'en détacheront bientôt, et étant en quelque sorte, puisque la musique est l'humain, des représentants significatifs de l'humanité, montre que l'humanité s'éloigne du social comme religion, et progresse, poussée par l'indivuidité, vers le social comme, bien plus que science de l'harmonie, science de l'écoute.

\*

Le groupe, chapeautant l'individu, souvent l'étouffe; l'indivuidité, elle, chapeautant et l'individu et le groupe, mais retirant son chapeau, par respect, au passage de tout individu, étouffe toute tentative d'étouffement.



\*



Le groupe tire parfois l'individu vers le haut, et le tire constamment vers le bas. Pour résoudre ce paradoxe, l'individu doit se trouver constamment dans la régression, et parfois dans l'écartèlement. L'indivuidité est ce qui permet, non pas de résoudre – *la question sociale n'ayant pas de fin* –, mais de sortir par le haut de ce paradoxe.

\*

Tout est utile.

Rien n'est une fin en soi, rien, pas même l'individu, pas même l'individu conscient de lui-même, rien, rien n'est une fin en soi. Impossibilité absolue. Peut-être l'indivuidité est-elle – *réussissant, même en boitant, à traverser entièrement le no man's land de l'utilitaire* – un concept qui permet d'atteindre ce lieu où l'indi-





vidu est, envers et contre tout, dans une possibilité absolue, une fin en soi, mais elle est fondamentalement – *réussissant, même en boitant, à traverser entièrement l'utilitaire de tout concept* – le concept de l'atteinte de ce lieu où l'individu est, envers et contre tout, dans une possibilité absolue, dans l'incarnation de l'absolu, une fin en soi.

\*

L'individuité est un concept qui, rendant compte du fait que l'individu déborde infiniment au-delà de ses limites, vers un horizon impensable, et se replie infiniment en deçà de ses limites, vers un centre impensable, rend compte en même temps du fait que l'individu, dans sa pleine présence au monde, s'ajuste infiniment à ses limites, dans un « *infiniment* » impensable.

\*

L'individuité, détruisant peu à peu les peuples et leurs géographies, et la violence inhérente à leurs mouvements, construit peu à peu le Peuple et son Histoire, et la douceur inhérente à la liberté de mouvement...

\*

Le moment où le sacrifice d'un seul individu sera vu par tous comme un prix trop élevé pour sauver un groupe identitaire

– « groupe identitaire » : *ensemble d'individus n'ayant comme caractéristique commune signifiante que leur seul sentiment d'appartenance à cet ensemble* –,

c'est-à-dire le moment où l'individuité aura profondément pénétré les représentations collectives, sera justement le moment où plus aucun groupe identitaire





– « groupe identitaire » : *minable tautologie ayant besoin de dévorer les identités personnelles pour se donner une profondeur de sens* –

n'aura besoin d'être sauvé, d'une part, bien sûr, parce qu'il n'y aura plus personne pour se risquer, au nom de son groupe identitaire

– « groupe identitaire » : *la plus désastreuse des représentations existentiello-politiques* –,

à en menacer un autre, mais d'autre part, et en vérité surtout, et en vérité exclusivement, parce que les groupes identitaires

– « groupe identitaire » : *stupidité si profonde qu'aucune définition ne peut descendre si bas et réellement l'atteindre* –,

n'étant architecturés que par le sacrifice symbolique et existentiel et constant des individus à la divinité qu'est leur **Regroupement**, n'existeront alors déjà plus.



\*

### L'individuité

c'est, orphelin de son père et sa mère célestes, privé de tout regard tutélaire sur soi, s'en sentir libéré, et regarder enfin véritablement, pour ce qu'il est, le ciel,

c'est, puisque nul regard n'en descend plus, faire monter bien plus souvent et bien plus vite et bien plus haut, par les propulseurs que sont l'intelligence et l'amour, son regard vers le ciel,

c'est, sous cet immense vide, le sentant pénétrer en soi, pénétrer en lui et remplir de ses propres étoiles le ciel,

c'est, conjointement à chaque humain, soi-même devenir père et mère du *céleste*...





\*

L'individuité est ce qui, pour tous, remplace « *l'humanité m'a fait* » par « *je suis fait d'humanité* » ;

et l'individuité est ce qui, pour chacun, remplace « *L'individuité est ce qui, pour tous, remplace « l'humanité m'a fait » par « je suis fait d'humanité »* » par « *Je suis fait l'humanité* » ;

et l'individuité est ;

et l'individuité est ce qui, pour *l'humanité* et pour *Je suis*, remplace « *l'individuité* » par son dépassement infini...

\*

L'individuité est l'individu. Le motif de la *boucle* résume tout. Le Tout est une boucle. Sa vrille creuse vers le cœur de l'être. Le Tout est une boucle. Le motif de la *boucle* résume tout. L'individu est l'individu.

\*



– *Si l'humain n'est qu'un peu de matière, si l'âme n'existe pas, comment l'éthique est-elle possible ?*

– En réalisant, après s'être échappé de cette prison qu'est la métaphysique et qui nous tient depuis l'aube de la pensée, après avoir touché enfin au réel, que la matière est respectable...

– *Mais le respect lui-même n'est-il pas métaphysique, au-dessous et au-dessus de sa dimension utilitariste (meilleure stratégie pour garantir une stabilité au vivre-ensemble, pour diminuer les affects négatifs de chacun, etc...) ne se rapporte-t-il pas toujours à un souverain-bien transcendant ? Même si l'on admet, ce qui est hautement improbable, que le respect, à l'échelle de l'humanité ou du groupe, puisse un jour se réduire à sa dimension utilitariste, il est tout à fait exclu qu'il le puisse à l'échelle de l'individu, respecter autrui n'étant pas forcément directement ou même indirectement bénéfique à l'individu. L'éthique, à peine creuse-t-elle ou dépasse-t-elle le stratégique, qu'elle aborde à son propre principe, qu'elle devient métaphysique, non pas simple repère symbolique, mais repère symbolique sacré.*





– Défendre la matière ne signifie pas se faire enfermer dans cette autre prison qu’est l’utilitarisme. Ta réponse pose la dichotomie *utilitarisme/métaphysique* mais, outre le fait qu’il y a de l’utilitarisme dans la métaphysique et de la métaphysique dans l’utilitarisme, que donc cette dichotomie ne résiste pas à une certaine profondeur d’analyse, il y a une troisième voie : l’*individuité*. Oui l’éthique utilitariste ne tient pas la route, elle tombe rapidement en panne, mais l’éthique métaphysique non plus, non en tombant en panne, mais en bifurquant vers des routes qui ne mènent nulle part, en offrant le respect, non aux individus, mais au souverain-bien dont tu parlais, ou en offrant le respect, non aux individus, mais, à travers le prétexte des individus, dans un retour stérile, dans une boucle incapable de creuser la moindre spirale, au respect en tant que tel. L’éthique métaphysique ne respecte finalement qu’une chose : elle-même. Son « *méta* » l’élève au-dessus des individus, ce qui certes assure sa stabilité, mais une stabilité pour rien, les individus restant au-dessous. L’éthique de l’individuité, elle, est à hauteur d’individu. L’empathie est son moteur, un moteur qui est peut-être moins prestigieux que ce moteur qu’est le souverain-bien, et qui de plus est plein d’ambiguïté, mais qui a l’extrême avantage d’exister véritablement dans l’espace psychique. L’éthique de l’individuité, s’emparant du fait que, pour soi, l’univers n’existe qu’à travers soi, va par ce fait poser le *soi*, quel que soit son caractère illusoire, au-dessus du reste de l’univers, et plus précisément la zone profonde du *soi*, celle qui dépasse la singularité du *soi propre* et touche au *soi universel*, ou plutôt touche à l’universalité de la possibilité d’être un *soi propre*, va par ce fait, sans sortir des limites de l’immanence, créer quelque chose qui puisse efficacement se substituer à toute transcendance. La matière responsable de l’émergence du *soi*, le corps, sera par conséquent, au-delà d’un quelconque pragmatisme (besoin de l’Autre, évitement d’un éventuel retour de violence, etc...), inconditionnellement plus respectable que le reste de la matière. Oui tu es de la matière, exactement au même titre que ce stylo à bille, cet ordinateur ou cette étoile là-haut, mais, contrairement aux autres objets, l’organisation complexe de ce corps fait émerger un *soi*, et tu es ce corps, et mon rapport à cet objet qui est toi ne





peut alors pas se baser uniquement sur mon désir ou mon besoin et se limiter uniquement par les limites de mon pouvoir, mais doit impérativement – *parce que tu es un soi, et parce que moi aussi, et parce que je me reconnais dans la part universelle de ton soi et que donc, ne voulant pas moi-même souffrir, je veux respecter ce soi* – se doubler d'une couche d'éthique.

– « *ne voulant pas moi-même souffrir, je veux respecter ce soi* » : *se baser sur la volonté, n'est-ce pas un peu léger?*

– Il est vrai que l'application de l'éthique doit obligatoirement faire entrer dans son mécanisme une dose de contrainte, sous la forme de la loi, tacite, contractuelle ou étatique, mais cela n'exclut pas que l'éthique en elle-même n'a de sens que volontaire.

– *L'éthique, d'après toi, devrait s'articuler aux rouages de notre complexité...*

– ...de notre complexité dans la stricte mesure où celle-ci fait émerger de la conscience réflexive. Sinon l'éthique se réduirait au respect que l'on éprouve devant la complexité d'un beau paysage, de l'art savant, d'une page remplie d'équations audacieuses ou de la haute technologie.

– *Oui, bien sûr, je voulais dire que l'éthique, d'après toi, devrait s'articuler aux rouages infiniment complexes de notre réflexivité, mais ne crains-tu pas qu'elle se perde dans ces rouages, qu'elle s'éparpille dans l'infiniment complexe, qu'elle se dilue dans les jeux de miroirs de notre réflexivité?*

– Si, je le crains. Comme je te le disais il y a quelques instants, la dimension métaphysique est plus assurée de stabilité, mais elle s'adresse aux dieux, pas aux humains. Et il nous faut une éthique du vivant, pas du chimérique. Si, je le crains, mais je préfère une éthique qui, parfois bancale, vient me prendre dans ses bras à une éthique qui, toujours majestueuse, ne me touche que du bout d'un doigt glacé.

\*

*L'éthique peut-elle exister sans quelque chose qui dépasse l'individu?* se demandent malicieusement les croyants religieux ou séculiers sans se rendre compte que, plus maligne qu'eux, la civi-







lisation peu à peu, dans le processus de l'individuité, élabore une réponse sous la forme de cette autre question : *l'éthique peut-elle exister avec quelque chose* – quelque chose, n'importe quoi, et notamment l'éthique – *qui dépasse l'individu ?*

\*

Bien sûr l'idée qu'« *un monde sans dieu est un monde dans lequel tout est permis* » est une idée stupide, les sciences humaines ne cessant de ressasser le caractère immanent et non transcendant des contenants symboliques, et l'Histoire et l'actualité ne cessant de ressasser une corrélation forte entre le niveau d'imprégnation en foi d'une région et son niveau de violence psychique et physique, mais cette idée est aussi, vue à travers les lunettes de l'individuité, vue à travers son verre gauche où « *un monde sans dieu est un monde dans lequel le bien, le véritable bien, celui qui est autre chose que le simple paiement de son salut, est enfin permis* » et à travers son verre droit où « *un monde sans dieu est un monde dans lequel l'individu, ce Tout, est enfin permis* », une idée plus que pertinente, merveilleuse.



\*

– *Une vie, lorsqu'elle remplit les critères de malheur élaborés par la culture de son environnement, ou, de façon plus juste, lorsque la proportion d'affects négatifs ressentis par l'individu concerné est élevée, ou, de façon plus juste encore, lorsque l'individu concerné pense sa vie malheureuse, peut être qualifiée de malheureuse.*

– *Une vie, pour celui qui la vit, est la Vie – l'existence est l'essence –, l'unique, l'incomparable, celle devant qui tous les critères implorent d'inanité, toutes les proportions explosent d'incohérence, toutes les pensées implorent et explosent d'impensé ; elle ne peut, heureusement, jamais être qualifiée de malheureuse.*

– *Avec ta perspective, l'empathie perd sa direction, et la solidarité son sens.*

– *Une vie ne pouvant jamais non plus, pour les mêmes raisons, être qualifiée de heureuse, l'empathie trouve sa direction en regardant*





dant l'humanité entière. Quant à la solidarité, elle trouve son sens, non pas en regardant des vies jugées, toujours sans pertinence, *malheureuses*, mais en regardant des éléments de vie jugés, souvent avec pertinence, *causes de malheur*.

– *Finalemnt, à force de vouloir préserver la souveraine unité de l'individu, de la protéger des éraflures qu'auraient pu lui faire ces outils conceptuels que sont les critères, les proportions et même les pensées de l'individu sur lui-même (que j'imaginai plutôt facteurs d'unification de l'individu), tu en viens...*

– Les pensées de l'individu sur lui-même sont facteurs d'unification, non de l'individu, mais de la strate superficielle de ses représentations; toujours en contradiction, par leurs simplicités, avec les complexités de la strate profonde de ses représentations, elles sont au contraire facteurs de morcellement de l'individu.

– *...tu en viens carrément, du moins dans le regard que la solidarité doit porter sur l'individu, par un vice de raisonnement qui m'échappe, à morceler cette souveraine unité; à force de voir en toute vie la Vie, tu en viens à voir, peut-être comme l'on voit des taches obscures dans une lumière trop éblouissante, toute vie se déliter en éléments de vie.*

– Ce qui t'échappe n'est pas un vice de raisonnement, mais la place qu'occupe la solidarité dans la constellation de l'individu. La solidarité, contrairement à sa mère, l'*Ethique*, ne se place pas dans la dimension de l'absolu, mais dans la dimension du pragmatisme. Et c'est alors justement pour ne pas morceler l'individu qu'il me semble important que rien de pragmatique ne l'aborde directement; c'est alors justement pour ne pas faire se déliter l'absolu de chaque vie que la solidarité doit, à mon avis, ne toucher exclusivement qu'aux éléments de vie. Préserver la souveraine unité de l'individu – *bien entendu sur ce socle souverain qu'est la vacuité de toute souveraineté, sur cette assise unitaire qu'est l'impossibilité irréductible de toute unité, sur ce fondement qu'est, conscient que la conscience fond lorsque s'approche la flamme de l'analyse, l'absence de fondement* – me semble devoir impliquer que seul ce qui fait l'absolu pénètre cette unité. À peine frôlée par le pragmatisme, fût-il celui de la solidarité, cette souveraineté (la seule légitime malgré sa vacuité) inévitablement agonise dans le concert





des légitimités factices, et l'unité de l'individu (la seule possible malgré son impossibilité) inévitablement se perd dans des opérations sans fin, et la vie heureuse alors brandit sa pathétique chimère, et la vie malheureuse alors brandit son pathétique épouvantail. Préserver la souveraine unité de l'individu me semble devoir impliquer que...

– *Que quoi?*

– Non, que rien... Rien... Mes pensées s'effondrent dans leur idéalisme... Il est impossible, en vérité, de préserver la souveraine unité de l'individu... Elle est trop fragile... La contamination avec le pragmatisme est inéluctable... Et la pathétique et incontournable chimère de la vie heureuse me fait pleurer, et le pathétique et incontournable épouvantail de la vie malheureuse me fait rire... Et mes pathétiques pensées me font pleurer de rire...

\*

– Il est toujours troublant de regarder les multiples interprétations modernes relatives au sacrifice d'Isaac par son propre père, et de remarquer le nombre démesuré de celles qui essayent, quand elles ne louent pas franchement l'humanité d'avoir tant cristallisé et élaboré d'éléments civilisationnels autour de cet acte ignoble, de nier, non bien sûr ces cristallisations et élaborations, mais leur caractère radicalement ignoble et la lourde culpabilité de l'humanité de les avoir conçues.

– *Quoi? L'humanité coupable? Mais coupable aux yeux de qui?*

– De l'*Individu*, avec une majuscule.

– *Mais l'Individu, avec une majuscule, existe-t-il? Y a-t-il une essence des individus?*

– Non, il n'y a que des existences. Cette majuscule était un raccourci. Je voulais parler de la culpabilité de l'humanité aux yeux de chaque individu.

– *Mais, au-delà du fait que l'humanité n'est pas une entité cohérente potentiellement condamnable ou louable pour ses cristallisations et élaborations sacrificielles mais l'ensemble des individus qui potentiellement cristallisent et élaborent les processus sacrificiels, chaque individu possède un regard singulier qui peut être tout autant*

